

# CAHIERS DU CINEMA

N°397, Juin 1987, Paris, p.X

Quatre murs formant un carré, amorçant un cube. 4 x 4 x 4: seize moniteurs se faisant face deux par deux. Il y a deux sources d'images: chacune alimente deux parois. Ce sont des pans entiers de mur qui glissent, vibrent, répétant seize fois le même atome en mouvement. Seize fois le mouvement. Et seize fois un autre mouvement. Un bloc dense de mouvement, lent, changeant, s'inversant, éclatant en arrêts brusques, stridents, striants, stressants. Important, ce choix d'une masse, refus du patch-work. C'est le refus de l'anecdote, du pittoresque. Le parti pas est pictural. Stéphane Barron a filmé des murs pour son MUR: il aurait pu tomber dans le détail architectural, la fresque urbanistique, le relevé sociologique, la documentation historique. Il est allé droit à la matière, dans la matière. Pas le matériau, la matière. Ce qu'il dresse devant nous c'est tout sauf du béton, du plâtre, du bois. de la pierre. C'est de la matière en fusion. En pénétrant entre ses quatre murs, aspiré par un son fuse-lant, on entre dans une fournaise, un lieu chauffé à blanc. Sa caméra opère comme un lance flammes, une tuyère, capable d'élever la poussière solidifiée des matériaux qu'elle approche à la hauteur des températures où elles vont fondre, se désagréger, perdre leur solidité rassurante pour prendre une allure inquiétante, une vitesse qui les précipite lentement vers leur état ultime.

MUR... Les capitales (voulues par l'auteur) dispensent de l'accentuation. En lettres minuscules, cela pourrait aussi bien s'écrire mûr. Mur mûr: matière parvenue au stade final d'un processus, après quoi il ne lui reste plus qu'à couler ou à se volatiliser. Liquide ou gazeux mais surtout plus solide, le mur de Barron a un pou-

voir d'attraction irrésistible. Il donne le vertige, s'offre à vous absorber. A plonger votre regard dans la dérive compacte de ces rouges inouïs, de ces jaunes ardemment sulfureux, de ces veines virant au blanc éblouissant, vous basculez, vous y êtes. Où ? Dedans. Dans la simultanéité (du solide et du vaporeux), dans la couleur, dans la densité, dans le mouvement, dans la vitesse (de la lumière), dans la fusion, dans la fission, dans la pulsion, la pulsation, le sexe. Laisse béton, c'est des gluons! Ils sont deux murs et ils convergent vers leur jointure écartée. Ils sont trois, ils sont quatre, ils vous cernent. A regarder un mur on est pris de vertige, à en fixer deux/trois c'est la conscience de soi qui s'en va, s'y perd. Et puis s'y retrouve: en pensant au quatrième côté, l'invisible. Car pour voir celui-ci, il faut virer de bord, pivoter. Ce quart de tour vous sauve, vous arrache, vous rend à vous. L'expérience n'est pas seulement plastique, elle est cines-thésique.

Stéphane Barron est un jeune vidéaste de vingt-six ans. Il a réalisé deux bandes (un journal de voyage à New York, un long clip de musique contemporaine). Il s'adonne au mail art (l'art postal). En juin (le jour du solstice) il reliera par satellite New York à une église romane du Calvados. Puis, autre projet, il tentera de faire dialoguer le Mur de Berlin et la Grande Muraille de Chine, par l'entremise de deux poètes et d'un satellite. Je crois qu'il ira loin. Plus tard, il ne faudra pas oublier que tout cela commença à Clermont-Ferrand.

Jean-Paul Fargier